

GABORIAUD, conférence à l'Académie d'Angoumois, 30 novembre 2013.

Autoportrait, 1936, musée d'Angoulême.

Le patronyme GABORIAUD est familier des Charentais.

Deux artistes Charentais portent ce nom : Emile GABORIAU, l'inventeur du roman policier(Saujon 1832 - Paris 1873) et le peintre Josué Gaboriaud né 10 ans après la mort d'Emile l'écrivain. C'est lui que je vais évoquer aujourd'hui.

Le musée d'Angoulême possède de nombreuses toiles de Gaboriaud, dont un morceau d'anthologie : *La Grande Foire*. L'Ecole Saint-Paul possède un chef-d'oeuvre : le *Chemin de Croix*. Les collectionneurs qui ont hérité de ses oeuvres ne peuvent s'en séparer. Pourquoi ? Parce qu'au delà de leur beauté plastique, ses toiles dégagent une telle énergie qu'ils les conservent comme une part vitale d'eux-mêmes. On voit donc rarement des Gaboriaud dans les ventes publiques. Au grand dam d'une nouvelle clientèle de jeunes amateurs...

Pour camper la personnalité, hors norme, de cet artiste, j'évoquerai sa prime jeunesse, puis j'aborderai ses années de formations avec les Peintres Nabis, ses fréquentations de la bohème à Montmartre autour de 1900.

Dans un second temps, je ferai allusion à son engagement politique et parlerai de ses quatre années de Grande Guerre de 1914 à 1918. Ce seront ensuite les années 20 et le retour à la vie de peintre parisien.

En 1924, il part à Marseille, y reste 8 ans et revient à Paris pour l'Exposition coloniale de 1931.

La terrible crise mondiale des années 30 lui fait quitter la Capitale en 1934 pour la Charente. Pendant 20 ans, il y peindra des oeuvres majeures.

Prime jeunesse.(*l'enfant au bol, dessin- Boissec , à Sonnac, huile*)

Josué Gaboriaud est né à Paris, le 21 avril 1883, rue Pernetti dans le 14e.

C'est le quatrième et le dernier enfant d'une famille protestante ; son père Alfred a 38 ans et Joséphine Vrignon, sa mère, 27 ans.

Il a 2 soeurs : l'aînée Albertine a 10 ans de plus que lui, l'autre le précède.

Son frère Abel, de 8 ans son aîné, sera toujours très proche de lui.

Alfred Gaboriaud est maître charpentier, compagnon du devoir, comme son père Pierre et son grand-père maternel qui vivent en Charente inférieure, à Sonnac, canton de Matha.

Josué, fier de cette lignée d'artisans d'excellence, dont il se sentira proche par son métier d'artiste peintre écrit en 1937 :

Je peux confier que je suis un mécréant, fils d'un compagnon du devoir, ce dont je me fais gloire et honneur. Les rubans au chapeau et la grande canne...

Alfred Gaboriaud, se déplace au gré des grands chantiers avec sa famille.

Quelques mois après la naissance de Josué, c'est à Villefagnan, dans le nord Charente, qu'ils emménagent. Josué y fait ses premiers pas. Ces années douces de petite enfance laisseront dans son esprit une trace indélébile. Après 4 années passées à Villefagnan, en 1887, le maître charpentier installe sa famille à Saint-Germain-en-Laye pour travailler sur un chantier inouï, celui de la construction de la Tour Eiffel.

Gustave Eiffel écrit :

*J'ai voulu élever à la gloire de la science moderne
et pour le plus grand honneur de l'industrie française
un arc de triomphe aussi saisissant que ceux que les
générations précédentes ont élevé aux conquérants.*

La construction de la tour Eiffel ne dure que 2 ans et 2 mois ; sur le chantier les charpentiers sont les mieux payés. Il n'y eu pas de mort mais des blessés : Alfred Gaboriaud fait malheureusement partie de ceux-là ; à 45 ans, grièvement blessé, il ne peut plus exercer son métier.

Son épouse, de 12 ans sa cadette, travaille comme sage-femme auprès d'un grand professeur parisien.

En 1889, Josué a 6 ans.

Après l'école primaire, il obtient par concours, une bourse pour suivre ses études secondaires classiques au lycée de Versailles : le Lycée Hoche. Après son bachelier, comme l'avait fait son frère Abel, diplômé de Navale, il présente le concours de l'Ecole Navale où il est admissible. Mais, il se fait recalier à l'oral après avoir fait une réflexion à l'examinateur qui le gardait au delà du temps normalement imparti...

Son père lui suggère alors de présenter Polytechnique, mais Josué refuse et décide de se diriger vers les Beaux Arts, sa deuxième passion.

[Les années d'apprentissage, la bohème à Montmartre](#)

En père rigoureux, Alfred Gaboriaud impose à son fils d'assumer financièrement son choix déraisonnable.

Josué quitte alors le domicile familial et loue à l'Etat un logement-atelier pour 200 francs par an à Saint-Germain-en-laye. (Il n'a que 18 ans).

Il apprend d'abord la lithographie. Les débouchés sont multiples. Dans ces années 1900, c'est une technique très en vogue pour les affiches publicitaires et la presse.

Le jeune homme bâti en athlète est un grand sportif ; il aime tous les sports. Il faut se remémorer l'époque ; Pierre de Coubertin (1863-1937) dont on célèbre cette année le 150e anniversaire de la naissance : « Plus vite, plus haut, plus fort ! » En 1900, ont lieu les Olympiades à Paris. Josué, lycéen de 17 ans, a du les suivre avec passion.

Il participe à de nombreux championnats au niveau national : à la course à pied, il bat le champion de France Belin du Coteau (1883-1938), il boxe avec

le père Legrand, et surtout il joue au rugby où il est sélectionné par une équipe de Londres.

Josué parle couramment l'anglais ; tous les ans, lycéen, il a passé ses grandes vacances chez un lord anglais, ami de sa mère.

Non seulement il fait de l'athlétisme mais aussi de la voile, de l'aviation, de la pêche en haute mer avec les marins de Bretagne ou de Provence.

Lors de ses multiples déplacements, il fait des croquis sur le terrain qu'il vend aux sportifs et aux journaux.

Croquis de sportifs

Une voiture de course surgit :

Il faut balayer tous les sujets déjà usés pour exprimer notre tourbillonnante vie d'acier, d'orgueil, de fièvre, de vitesse.

L'axiome des *Futuristes* a du enthousiasmer le jeune peintre Gaboriaud lorsqu'il a découvert leur première exposition à Paris en 1912.

L'angle du dessin en contre-plongée, souligne la perspective de la carrosserie et accentue le rendu de la vitesse du bolide qui fonce sur nous.

3 cyclistes sur piste :

Vus du haut des gradins du Vélodrome d'Hiver, ils condensent toutes leur énergie en faisant corps avec leur vélo qui devient visuellement un élément de leur anatomie.

Puis ce sont les couples d'escrimeurs et de boxeurs.

la complémentarité de leurs gestes précis, crée une sorte de ballet ; les musculatures semblent se mouvoir grâce aux traits multiples qui les dessinent sans les figer.

la plongeuse est saisie en deux temps, moment de l'impulsion et traversée vertigineuse de l'air avant la pénétration dans l'eau.

Ces croquis allient justesse anatomique et forte expressivité plastique.

A Montmartre, Josué fréquente des jeunes gens en rupture de banc comme lui, passionnés de liberté, de sport, d'art et de littérature avec lesquels Il noue des amitiés qui dureront toute leur vie.

Entre nous, je me tenais très mal et, à Saint-Germain, ma réputation n'était pas fameuse. Ce qui m'indifférait, j'aimais me distraire après le travail et choisissais fort mal mes distractions et peut-être aussi mes relations ”

(Montmartre, Suzanne Valadon (1867-1938), mère de Maurice Utrillo(1883-1955): **Le Lapin agile**

“ Montmartre, à cette époque - peu avant la Grande Guerre - était le plus séduisant des village. Rien n'y manquait. Ni la vieille église, ni le cimetière paroissial, ni les porches de ferme, ni les bistrotts à tonnelles, ni un puits à la margelle usée. Il y avait même trois moulins (...) Chaque maisonnette avait un bout de jardin ; les galopins, en sortant de l'école, maraudaient des cerises et, le dimanche, les parisiens montaient en bande pour respirer le bon air. Des poules caquetaient, des coqs claironnaient, des oies fouillaient le

ruisseau du bec. Même les habitants ne ressemblaient pas aux gens d'en bas.

Tous se retrouvaient au “ *Lapin agile* “.

“ *C'est le banquet de la vie ! clamait Frédé dans le charivari. Chacun a sa place, au “ Lapin ”. Buvons aux arts et aux belles mômes !*

*Mais oui. Chacun avait sa place. A condition d'être jeune et de ne pas être trop bien vêtu. On trouvait là des peintres, des poètes, des journalistes en herbe, des humoristes à cent sous le quart de page, quelques fils de notaires qui commençaient leur Droit, et pour faire nombre, toute une figuration de rapins, moins pressés de devenir artistes que de s'en donner le genre. (Roland Dorgeles: *Le château des brouillard*)*

[Mac Orlan \(1882-1970\)](#) a son âge, comme Gaboriaud c'est un passionné de rugby.

(En 1970, il est enterré avec le ballon ovale offert en 1967 par les joueurs du XV de France !)

Autre intérêt commun : la peinture.

J'aimais la peinture et les arts en général, écrit Mac Orlan dans « Rouen », non pas tant pour la somme d'émotion qu'ils pourraient me procurer que pour la situation sociale indépendante qu'ils offraient à ceux qui les pratiquaient “.

A cette époque, Il peint comme Gaboriaud, des tableaux à sujet sportif.

Notre confrère Bernard Baritaud, écrit dans sa thèse de Doctorat sur Mac Orlan : *On imagine, une existence médiocre, inquiète, dominée par des préoccupations de survie, des années à la fois fébriles (l'obsession de manger) et désœuvrées ”.*

Présenté par Roland Dorgeles à Gus Bofa qui dirige *Le Rire*, Mac Orlan écrit de petits contes pour la revue. Sa vocation littéraire était née...

[Roland Dorgeles \(1885-1973\)](#)

Lui aussi fait partie comme Gaboriaud et Mac Orlan de la bande du *Lapin Agile* à Montmartre.

Il évoque de façon cocasse les soirées épiques qu'ils ont vécues dans ce bistrot et célèbre avec humour cette période de “ *vaches maigres* “ dans des livres à succès : “*Le Marquis de la dèche* “ et “ *Le château des brouillards*.

Pour se distraire et se moquer des institutions, ces artistes en herbe montent des coups pendables en s'amusant comme des potache. Ils organisent une supercherie bien menée : un certain *Boronali*, peintre italien, propose au *Salon des Indépendants* de 1910 une toile abstraite intitulée : [Coucher de soleil sur l'Adriatique](#). Le tableau est exposé en bonne place au Salon. Il s'agit en fait d'un canular ! C'est *Aliboron*, l'âne du *Lapin agile*, un pinceau attaché à la queue qui a oeuvré, Dorgeles menant l'opération !

En 1918, Dorgeles entrera au *Canard enchaîné*.

Ces jeunes gens, qui se cherchent,” *tirent le diable par la queue*”, sont des noceurs mais aussi des travailleurs acharnés ; ils trouveront vite leur voie et la reconnaissance de leurs pairs.

“ Au maître Maurice Denis “

Son service militaire accompli, le jeune Gaboriaud est présenté à Maurice Denis qui réside à Saint-Germain-en-Laye, comme lui. Il souligne : *“ c’est peut-être ce détail qui le décida en ma faveur “*.

Sur cette période d’apprentissage très féconde, existent quelques pages manuscrites de Gaboriaud. Ces souvenirs ont un intérêt majeur parce qu’ils recoupent des faits bien connus de l’histoire de l’art qui sont passionnants à retrouver, racontés par un des protagonistes.

« La première fois que j’entrai dans l’atelier de Maurice Denis, il me reçut directement devant Le Talisman : c’était le tout petit tableau que Sérusier avait peint sous la direction de Gauguin. Denis l’avait encadré lui-même avec un morceau de planche travaillée par lui au couteau de poche.

“– Si tu vois un jaune devant, dit Gauguin, choisis le plus beau de ta palette qui puisse lui correspondre.”

Et ma foi, il faut bien reconnaître que Le Talisman avait de la gueule ; ça se tenait. C’était bien et c’était une définition nouvelle.

Maurice Denis était venu me chercher sur un chantier où je lessivais un balcon avant de le gratter et de reboucher au mastic. Il fallait vivre et je travaillais pour un peintre en bâtiment.

Vous pensez bien que travailler dans l’atelier d’un jeune Maître du moment avait pour moi une valeur inestimable. Denis me mit rapidement au courant de ce qu’il attendait de moi. C’était très simple, facile en somme. Je gagnais ma vie dans des conditions heureuses et j’avais la chance énorme de bénéficier des conseils d’un homme d’esprit très cultivé et bon patron. Quels souvenirs !...

Denis s’occupait beaucoup de moi, sans en avoir l’air. Il étalait devant moi les collections de photos rapportées d’Italie et aussi les collections faites par Druet de l’œuvre de Cézanne et de Gauguin ; il me faisait la leçon et quelle leçon !

j’ai rencontré d’abord Denis et c’est par lui que j’ai connu tous les autres. Il m’est impossible de raconter les souvenirs, qui parfument encore ma vie, sans commencer par lui qui me fit découvrir Sérusier, Gauguin, Cézanne et me fit entrer dans l’amitié de Roussel, Vuillard, Bonnardet Maillol.

En 1903, Josué Gaboriaud, qui a tout juste vingt ans, grave et offre à Maurice Denis une lithographie représentant un [Village breton](#) où l’on reconnaît le cloisonnisme et les aplats de couleurs du style Nabi. Il lui dédicace, avec la ferveur du disciple plein de gratitude : *“ Au maître Maurice Denis «*.

A Genève, au musée du Petit Palais on peut voir une peinture de même facture : [Bretonnes à Pont-Aven](#).

Une amitié profonde lia le maître à l’élève doué (Maurice Denis n’avait que treize ans de plus que Josué). Gaboriaud fait partie de l’équipe du peintre et presque de sa famille. Il collabore au travail de Vuillard, pose pour Maillol.

Son talent vite reconnu lui permet de bénéficier de l'entregent des Nabis et d'exposer dès l'âge de vingt ans avec eux.

Gaboriaud trouve rapidement son langage propre. Les marchands reconnaissent très tôt une personnalité originale dans son style flamboyant mais charpenté et puissant qui émerge rapidement d'un travail intense et passionné. Dès 1911, Druet puis Hessel le prennent sous contrat, il a 28 ans.

A trente ans, en 1913, il fait sa première grande exposition personnelle à la Galerie Druet, 20, rue Royale. Il y expose soixante-quatre toiles et des dessins. Le catalogue de l'exposition indique la provenance de quelques oeuvres, prêtées par les collectionneurs, et non des moindres : Roussel, Roland Dorgeles, M Denis, Jos Hessel (qui a dirigé la Galerie Bernheim-Jeune dès 1900).

Gaboriaud voyage en Europe, accompagné de son frère Abel, qui s'est engagé en politique. Il découvre avec lui les maîtres hollandais du clair-obscur, les musées londoniens. C'est un boulimique qui prend la vie à bras-le-corps, épris de l'envie de tout connaître, de tout découvrir. Jusqu'en 1914, cet hyperactif dépense une énergie débordante à dessiner, graver, peindre, lire, faire du sport, sans oublier de faire la fête à Montmartre...

L'engagement politique.

L'échange de correspondance conservée à Paris, à l'Office Universitaire de Recherches Socialistes entre Josué Gaboriaud et André Lebey sont un témoignage précieux pour aborder sa sensibilité politique.

Son frère Abel est déjà un homme politique influant. Il est administrateur des colonies, ami de Lebey, ils sont dans la même loge maçonnique. Josué n'est pas franc-maçon, comme son frère ; sa nature foncièrement individualiste l'incite à rester farouchement libre, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des convictions. Il est résolument républicain et milite avec Lebey pour que progresse la démocratie.

1914, La guerre.

Le 28 juin 1914, après l'assassinat, à Sarajevo, de l'Archiduc de Habsbourg, comme des milliers de jeunes français, Josué Gaboriaud part au front en août, incorporé dans le 298^e régiment d'infanterie de la 18^{ème} compagnie. Il s'était marié avec Emilie Martin le 11 juillet 1914, à la mairie de Mareil-Marly. Une seule allusion est faite à cette première épouse dans une lettre du 13 avril 1915, adressée à madame Maurice Denis: *« Je viens d'apprendre par ma femme, qu'à mon retour, je n'aurais pas la joie d'embrasser votre père. »* Monsieur Meurier, qu'il aimait comme son propre grand-père, venait de décéder. Josué divorcera vraisemblablement pendant la période de la guerre ou juste après. Son livret de famille porte mention de son divorce, sans la date.

Gaboriaud aurait pu être, comme beaucoup, un “ embusqué ” ... Ses relations politiques et artistiques auraient pu lui procurer aisément des passe-droit. Un grand ami du ministre des finances Joseph Caillaux, monsieur Oros-di-Bach, bien connu dans l'import-export, lui avait acheté toute sa production de peinture. Il lui fit faire son portrait, l'avisa que la guerre était proche et lui fit l'offre d'aller en Espagne où il pourrait travailler en toute tranquillité et revenir avec une belle réserve de tableaux...

Josué refusa ce marché. Il est foncièrement droit, honnête. Son éducation, dans une famille protestante rigoureuse, lui a forgé une éthique de l'engagement, profond en toutes choses, dans ses passions : la peinture, en amitié, comme dans l'espoir d'un monde plus juste pour le citoyen.

Tous ses amis partent au front comme lui... [Dorgeles](#), pourtant réformé, s'engage avec l'appui de Clémenceau, son patron au journal *l'Homme libre*. En 1919, il publiera “ *les Croix de bois* ”, chef-d'oeuvre inspiré de son expérience de la guerre.

Dans les tranchées, malgré l'enfer des bombardements, Gaboriaud s'informe de l'évolution de la vie politique auprès de son ami Lebey : “ *Je viens de lire quelques journaux que nous pouvons avoir ici et il est bien difficile, d'après cela, de se faire une idée précise du congrès de Londres. Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de m'adresser à vous et j'espère que vous trouverez bien cinq minutes pour me dire votre pensée sur ce congrès. Y a-t-on fait de la politique ou du travail humain et social ? Et Jules Guesde¹ ? Qu'a-t-il dit ? Je voudrais tant savoir. (...)*

Hors cela, je suis un peu abasourdi par tout le vacarme entendu depuis six mois. Je voudrais bien vous dire ce que nous faisons, mais vous connaissez les consignes. Interdiction très absolue de dire quoi que ce soit. Notre Général, Monsieur de Grandmaison vient d'être tué par un obus. C'est une perte énorme. C'est notre régiment qui, à cause de la légion d'honneur conquise depuis le début de la guerre, a été désigné pour le service funèbre .(...)Vous ai-je dit que sur 550 partis d'Evreux, nous restons à peu près 120 hommes. (En six mois de guerre !)

J'ai réussi grâce à l'amitié d'un Capitaine Etat Major, à faire quelques dessins d'une cathédrale très abîmée par les marmites. Je vais les envoyer à l'exposition “ [La Guerre](#) “ chez [Georges Petit](#) , (galerie la plus en vue à Paris à ce moment-là). Malheureusement ce sont davantage des documents de vérité. Je n'ai pas pu leur donner toute la qualité d'art que j'aurais désiré. Ils auront au moins l'intérêt de faire comprendre le désastre que l'oeil photographique ne peut constater en raison du manque de recul.

Le 19 juin 1915 : “ *De ce moment je me prépare à peindre de nouveau. J'ai lu du Verlaine pour me remettre l'imagination et aussi me refaire un peu*

¹ Jules Guesde, 1845-1922, regroupe les principales “ familles ” socialistes, dont celle de Jaures, pour former La S.F.I.O.

de sensibilité. Conséquence de ces prés fleuris qui environnent nos tranchées et des soirs magnifiques (...)

Je reprend aussi mon Baudelaire et j'aspire à cette liberté qui va me permettre de courir de tranchées en tranchées avec le crayon et le pinceau et ainsi de surprendre cette vie si particulière pour en laisser un souvenir.

Gaboriaud écrit à ses amis peintres qui le soutiennent et s'occupent de ses envois du front afin qu'il ne soit pas coupé de la vie artistique Parisienne. Le 15 juillet à M Denis : *Je peux affirmer que plus que jamais je sens la nécessité de peindre vrai. Le plus vrai possible. Les vérités mêmes terribles du champ de bataille ont leur beauté intense et magnifique. Un mort crispé sur la luzerne est un spectacle poignant mais qui n'existe que par son horrible et grande vérité, il ne peut être arrangé, il le faut surtout vrai. Et ici, je vous dirai que je suis certain de la faillite des genres de peinture militaire précédents. Et c'est vraiment terrible de voir que les quinze peintres de l'armée sont des sous-Detaille déplorables, qui loin du front qu'ils ignorent, font poser des modèles, habillés en soldats.*

Lithographie : [Le Guetteur, 1915](#)

[Soldat blessé, dessin](#)

La peinture de notre guerre, je l'ai du reste écrit à Vuillard, ne peut comporter l'idée de composition d'ensemble de bataille. On ne voit que d'étroits morceaux qui dépassent de beaucoup tout ce qu'on a peint. C'est dans ces morceaux qu'il faudra décrire cette épopée. Les charges à la baïonnette paraissent à peine sur la terre et la lutte terrible et sans grâce se livre dans les terriers.

De toute façon, c'est la faillite de la ridicule peinture qui n'exprime pas. J'admire Cézanne davantage, car ici je le comprends mieux. Il se doutait de ce que peut faire le drame le plus terrible sur la sensibilité. Je crois que je m'acharnerai davantage après la nature(...)"

Le 18 mai 1917, l'Etat lui achète un huile sur carton de 1916, intitulée : [L'Attaque](#) , c'est l'illustration poignante du « *peindre vrai* » dont il parle en faisant référence à Cézanne.

Sur un fond de lueur de poudre dont l'opacité anéantit l'horizon, un choc terrible stoppe l'élan d'un soldat, le projette en arrière ; son corps comme une marionnette désarticulée s'effondre sur l'amoncellement de cadavres disloqués du premier plan. La diagonale ascendante du bras droit qui brandit le fusil manifeste sa volonté farouche de continuer le combat en dépit de son indicible effroi...

[Son frère Abel lui donne des nouvelles de la famille](#). Josué redevient alors le benjamin et se laisse aller aux confidences : *“ J’ai de l’angine et me soigne sérieusement sans abandonner mon service (...) J’ai souffert deux jours, la fièvre m’a dévoré et j’avais la tête brisée, vide, sans joie ni douleur. C’était abominable. Mémé m’a écrit que tu étais malade et j’ai pensé à toi mon pauvre vieux(...) Bonne santé mon vieux frère. Je t’embrasse de tout mon coeur. Ton petit frère qui t’aime bien ”*.

Après vingt-huit mois de combats effroyables, brûlé par l’ypérite, souffrant d’*“emphysème et de bronchite chronique avec asthme et poussée d’oedème pulmonaire”*, Gaboriaud est affecté au [service du camouflage](#) appelé par dérision : unité des “ trompe-la-mort ”. Il y restera jusqu’à la fin de la guerre.

Le camouflage de guerre est une activité nouvelle dans l’armée. En aout 1915, le général Joffre crée un détachement de 125 réservistes mis à la disposition du peintre Guirand de Scévola . Il s’agit de rendre moins visible le matériel, les villes, les hommes et leurs mouvements : voir et repérer sans être vus. Peintres, sculpteurs, décorateurs de théâtre s’y retrouvent dirigés par Roger de La Fresnaye, un élève de Maurice Denis.

Dans une lettre à Maurice Denis, Gaboriaud fait allusion aux jalousies d’artistes qui créent des dissensions dans ce milieu déjà si hostile : *“ j’ai très peu vu Marret au camouflage. mais il est certainement au courant des mauvaises intentions que j’y ai trouvées dès mon arrivée. Et pourtant, je sortais d’un enfer et j’aurais cru trouver un peu d’affection. Juste Forain et Truchet qui eux furent d’une parfaite gentillesse (...) mais alors cela compensait le reste, à commencer par Guirand de Scévola. Vous verrez que Marret vous en parlera.*

[Les années 20, retour à la vie de peintre.](#)

A l’armistice, en novembre 1918, Josué Gaboriaud a 35 ans; il va devoir rassembler toute son énergie pour s’imposer à nouveau sur le devant de la scène artistique Parisienne.

Il loue à l’Etat *“ la Faisanderie ”*, un pavillon de chasse dans un vaste domaine au milieu de la forêt de Saint-Germain-en-Laye : [Chemin de la Faisanderie](#)

“ Il fallait descendre à la gare d’Achères (bien petite gare à l’époque), suivre la route pendant cinq cent mètres environ et s’engager dans les bois. Aucune autre habitation avant la maison qui se trouvait à un quart d’heure à pieds. Les voisins les plus proches étaient à quatre kilomètres (Maison-Lafitte). Le mur extérieur de la maison était recouvert par un énorme rosier grimpant donnant à profusion des roses blanches avec quelques points roses. De la porte ouverte, on tombait dans le jardin où deux touffes gigantesques de lilas foncé vous accueillait, bien sûr à la belle saison. C’était un enchantement. Mon mari vivait là depuis quelques années, avec une vieille personne qui

avait des attaches dans les environs”(souvenirs écrits par madame Gaboriaud, en Charente).

la Faisanderie (maison de l'artiste) illustre le frontispice du catalogue de l'exposition Gaboriaud en mars 1920, à la galerie Barbazanges, rue du Faubourg-St-Honoré. Le succès est tel que Georges Bernheim lui fait signer un contrat pour trois ans.

Entre les deux guerres mondiales, le marché de l'art à Paris est très actif. Industriels et hommes d'affaires se sont enrichis avec la guerre. “ *On a gagné tant d'argent* “, remarque froidement le marchand de tableaux René Gimpel, en décembre 1919.

“ *Le marché ne se contente pas d'exploiter les valeurs acquises de la modernité, il tente d'en produire d'autres* ». Sont mis en avant : le Cubisme, le Futurisme, en 1924 a lieu la première exposition surréaliste. Gaboriaud ne se laisse pas influencer par les courants abstraits. Son tempérament ardent, son amour viscéral de la nature lui font conserver son style figuratif, riche en vibrations colorées mais rigoureusement charpenté. Il a besoin de cette peinture d'effusion.

En 1922, Roland Dorgeles dresse de son ami Gaboriaud un portrait saisissant de vérité et d'humanité : “ *J'ai approché bien des peintres, j'en fréquente beaucoup. Je n'en connais aucun dont la nature soit comparable à celle de Josué Gaboriaud. Peintre, il l'est de tout son être. (...) Ardemment, passionnément peintre. Cet amour de la nature resplendit dans ses toiles ; il peint comme un amant admire, avec adoration, puis avec fougue...*

Dégagé de toutes les influences, à l'écart des modes et des écoles, il a cherché, il a pensé, il a peint. Certains décrivent le métier : lui le réhabilite. C'est qu'il n'en subit plus les règles exigeantes ; il se l'a assimilé, il l'a assoupli, il l'a fait à sa main, il peint avec une maîtrise qu'on a trop rarement l'occasion de saluer... Josué Gaboriaud s'affirme comme un peintre de la grande tradition française ”.

En 1922, alors qu'il a recouvré la pleine possession de son art, Gaboriaud rencontre une jeune parisienne qui va partager sa vie : Jeanne Neuville, vingt et un ans, de dix huit ans sa cadette. Elle sera sa muse, son modèle, belle et fine comme le révèlent les nombreux **portraits** qu'il fera d'elle.

Une soirée à l'Opéra de Paris en 1924.

----- **Dessins au fusain**, croquis réalisés lors d'une soirée à l'Opéra de Paris en 1924.

Dans ce Paris des années folles, le Montmartre et le Montparnasse des noctambules sont plein d'attrait pour l'artiste. Il capte la vie au vol, au théâtre, à l'opéra, au concert ; ses esquisses rapides saisissantes de spontanéité illustrent les revues culturelles en vogue chez les intellectuels.

Ses dessins parlent d'eux-mêmes ; ils évoquent avec brio le mystère de la scène et l'enchantement des spectateurs.

Mais de nouvelles difficultés s'annoncent ; Georges Bernheim ne peut renouveler son contrat. Gaboriaud décide alors, d'accepter l'invitation d'un vieil ami, le peintre Auguste Giraud, qui lui propose de partager son atelier, sur le Vieux-Port à Marseille.

Les années provençales. 1924-1931

Josué et Jeanne s'installent à Marseille en 1924.

Auguste Giraud (1850-1941) a 33 ans de plus que Gaboriaud, il fut l'élève de Degas. Il loue deux ateliers qui dominent le Vieux-Port, 12, quai Rive-neuve. Giraud avait fait découvrir aux Provençaux les oeuvres de Degas, Renoir et Manet .

Gaboriaud va occuper un des deux atelier surplombant le Vieux-Port. Il offre une vue splendide sur le Fort St- Jean en face et l'animation portuaire.

J'ai souvent gravi les escaliers du quai Rive-Neuve au quartier haut, pour aller rue du Petit Chantier où mon mari avait son dépôt et son bureau. Dans les années soixante-dix, cet ancien quartier grec était encore un lieu de commerces en gros. Dans le dédale des ruelles, d'énormes camions livraient leurs marchandises...

Rue du Petit Chantier, le Maire de Marseille Gaston Deferre avait son appartement. Edmonde Charles-Roux, son épouse, préfaçant le livre qui fêtait les dix ans du Théâtre aménagé dans l'ancienne Criée aux poissons, écrit : “ *J'ai le bonheur de vivre à Marseille dans un logement que je croyais provisoire, mais que les beautés du site, le bleu intense des lointains matins labourés par le vent et les joyeuses criaileries des mouettes ont rendu définitif.*

Gaboriaud séduit lui aussi par la magie des lieux restera 8 ans dans la Cité Phocéenne, sans se couper pour autant de la vie artistique parisienne.

Le Vieux-Port vu de l'atelier.

Le tableau, dont le format magnifie un deux-mâts à la coque éclatante, à quai sous ses yeux, témoigne du mouvement perpétuel des bateaux et des marchandises déchargées à dos d'hommes. Le soleil au zénith rend le Fort saint-Jean aveuglant de clarté entre l'outremer de l'eau et le ciel chauffé à blanc. Sur une plaque prise par l'artiste en 1928, c'est un *trois-mats* au fusain qui émerge du quai. Toujours le même attrait pour ces bâtiments qui font rêver d'un ailleurs...

Rugby. En 1927, le peintre illustre de deux lithographies magistrales la partition d' Arthur Honegger(1892-1955) : *Rugby* pour piano deux mains.

En mêlant le clair et l'obscur des traits et des volumes, il sculpte un véritable monument au rugby, digne de **Rodin** qu'il admirait tant ! Dans l'autre, deux joueurs s'empoignent. Là encore la complémentarité volumétrique des corps compose un ensemble audacieux de musculatures contournées, évoquant les sculptures baroque du marseillais **Pierre Puget** (1620-1694).

Le 10 avril 1927, une lettre de son ami [Louis Vauxcelles](#)², le médiatique critique parisien, nous rend compte de projets d'expositions, tant en Provence qu'à Paris.

Louis Vauxcelles est bien connu pour avoir inventé le terme de **fauvisme**. En 1908, il invente celui de *Cubisme*.

Vauxcelles conserve le sens de la formule ! Il signe la lettre à son ami en jouant sur les mots : “ *Sur ce, mon cher Gaboriaud, je t'embrasse fraternellement. Ma femme embrasse la tienne et t'envoie ses amitiés. Vive la bonne peinture, la bouillabaisse aux tchambres (d'amis). A bas le mistral, les emmerdeurs-pompiers et les critiques dits sérieux ! tibi, Vauxcelles* “ .

Mais il répond en professionnel aux questions concernant leur travail : “- *Toulon- Monticelli* ³? *Je dois attendre encore quelques semaines, les fonds n'étant pas encore réunis.*

-Et d'abord, comme il m'a chargé d'organiser, au préalable, une exposition de peinture indépendante (qui débutera le 25 juin) ne manque pas de réserver 3 beaux Gaboriaud pour cette exposition, tu y seras en belle compagnie : le dessus du panier.

L'Etat achète [Le Vieux-port de Marseille](#) pour le musée du Luxembourg, premier musée d'Art Contemporain d'Europe à exposer les artistes vivants, aujourd'hui au Musée Pompidou.

----- [Le Vieux- Port de Marseille](#) , 1929.

Le choix du format très allongé en hauteur, est judicieux pour cadrer la vue surprenante qui surgit de la bouche d'ombre d'une ruelle.

Un bâtiment trône, au milieu des maisons, offert au regard sur un plateau doré : le quai éclatant de soleil. On dirait une grosse pâtisserie avec sa cheminée rouge et fumante en guise de bougie ! Son architecture dressée est reprise, en estompe, sur le ciel, par la silhouette de Notre Dame de la garde. Le rendu de cette vision du port par le peintre est digne d'une galéjade marseillaise ! Pour qui connaît et aime cette ville peu commune, chaque élément de la toile caractérise, avec véracité, l'originalité et la magie du lieu.

D'abord le contraste violent de l'ombre et de la lumière ; de larges aplats bleutés, mauves, ocres rouges soulignent la densité toujours colorée des ombres méditerranéennes qui étirent les murs jusqu'aux génoises. A contre jour, l'enseigne foncée de l'hôtel clôt le cadre de cette scène incongrue pour qui débouche de la ruelle descendant du quartier pittoresque du “ Panier “ .
Devant l'hôtel, la silhouette sexy, vêtue de rouge, fait comme un clin d'oeil à la cheminée rutilante du navire et aux deux marins...

² Louis Vauxcelles, 1870-1945, s'impose comme le critique le plus tranchant des années 1900, dirige la critique artistique du Gil Blas jusqu'en 1914, dans l'entre-deux-guerres signe de nombreuses préfaces d'expositions. Il est aussi journaliste à *L'ère nouvelle* journal appartenant à Abel Gaboriaud, le frère aîné de Josué.

³ Monticelli, 1824-1886, sa touche empâtée est proche de Ziem dont il fut l'élève; exposition en 2009 à la Vieille Charité, à Marseille, avec les oeuvres de Van Gogh qui le considérait comme un modèle.

Au fond, les maisons ocres roses encadrent la criée aux poissons aujourd'hui Théâtre National. A droite du bateau, une construction légère avec un petit fronton : le départ du ferry-boat qui permet de traverser le port. Dans le ciel, la trace immanente de Notre Dame de la garde, la Protectrice de tous les marins et " *La Bonne Mère* " de tous les Marseillais.

----- **Cabanon provençal**, pastel.

Le poudroisement du pastel tendre, déposé en aplats ocres, blancs, verts ou jeté en traits vifs terre de Sienne pour tracer l'amandier au centre du dessin, évoque à merveille l'éclat du soleil hivernal, en plein midi, sur un de ces cabanons si familiers dans la campagne provençale. La mer proche se laisse deviner à l'horizon à gauche de la petite maison. La texture fragile des pigments minéraux donne une sensualité douce à cette représentation qui devient l'exaltation du souvenir d'un moment paradisiaque.

En 1931, retour dans la capitale où se profile l'Exposition Coloniale qui va être une manne pour les architectes, les peintres et les sculpteurs.

1931, L'Exposition coloniale, la crise.

L'année commence par une consécration qui emplît de joie Gaboriaud : Maurice Denis vient d'être élu à l'Académie des Beaux Arts. Dans sa lettre chaleureuse du 31 Janvier, il souligne : "(...) *ceux de mon âge et moi en particulier, nous vous devons une technique simple et nette qui nous permet de travailler. Nous vous devons cela et tout un enseignement clair que je n'oublierai jamais. (j'en parlais avec Vuillard il y a quelques jours). Pour vous il était indispensable que cette justice vous soit rendue. De tout mon coeur avec vous en ce jour heureux (...)*

Gaboriaud obtient de l'Etat une commande importante pour l'Exposition Coloniale qui se prépare : un **Décor pour la scène du théâtre Malgache du Pavillon de Madagascar** . (plaque photographique de Gaboriaud)

Cette gigantesque toile de 120 mètres carrés est un morceau de bravoure ! L'oeuvre magistrale décore le fond du théâtre du Pavillon de Madagascar qui fait partie des cinq bâtiments du protectorat français à Vincennes. Cette peinture de la forêt tropicale a fasciné l'imaginaire de 33 millions de visiteurs en six mois !

Au milieu de cet éden évoluent deux danseuses malgaches, créatures de rêve, vêtues seulement d'un pagne bayadère noué sur les hanches. Elles dansent au rythme d'une musique indigène. Trois musiciens assis en tailleur soufflent dans de longues flûtes, un autre frappe dans ses mains, sa guitare posée à terre. A l'horizon de ce vaste panorama, les cases et le palais du gouverneur animent la clairière.

Pour André Breton, cette brousse sauvage et envoutante évoque le *réalisme magique* des « jungles » du douanier Rousseau. Pour le grand public, elle fait écho à la *Revue nègre*, au corps de la *Vénus d'Ebène* : la belle et scanda-

leuse Joséphine Baker, chantant son succès de l'année au music-hall : "*J'ai deux amours, mon pays et Paris...*"

Madame Gaboriaud se souvient avoir peint tout le ciel, juchée sur une échelle, à 12 mètres de hauteur !

Gaboriaud aura le prix de l'Institut pour cette oeuvre jugée la meilleure de l'Exposition Coloniale. (Elle sera transportée à Madagascar dans le Palais du Gouverneur)

La Crise.

La crise économique issue du krach de 1929 aux Etats-Unis, touche la France durant le deuxième semestre de 1931.

En Mai 1932, les électeurs renouvellent leurs députés.

Gaboriaud élabore une affiche qui fait la propagande du suffrage universel à deux tours pour les futures élections législatives.

----- *Le Suffrage à 2 tours vaincra la réaction.*

Une jeune femme, déesse mythique, lève les bras en signe de victoire. De la main gauche, elle brandit le drapeau tricolore comme la cocarde de son bonnet phrygien. Marianne de la IIIe République, elle guide la foule de partisans. Derrière, on reconnaît Gaboriaud, comme son égérie, il montre le chemin du ralliement.

Marianne piétine les affiches adverses du scrutin à un tour. Elles s'envolent enfouissant sous elles deux conservateurs qui font grise mine ! Des coquelicots éclatants jaillissent sous ses pieds, soulignant le rouge vif de la typographie "*le suffrage à 2 tours vaincra*". La couleur décline et s'éteint en sépia pour "*la réaction*". Sa poitrine nue puissante évoque les Victoires ailées. Cette fille du peuple, vivante et fougueuse, aux cheveux coupés à la "garçonne" se superpose à la *Liberté guidant le peuple* de Delacroix⁴, figure tutélaire pour Gaboriaud.

Cette affiche, digne des meilleurs publicistes d'aujourd'hui, possède une force persuasive étonnante. Lisibilité, dynamisme, unité de couleurs, tout y est.

Le 8 Mai 1932, le mode de scrutin amplifiant les écarts provoque un très net succès de la gauche et marque la victoire massive de la S.F.I.O. Mais la nouvelle majorité ne fait pas mieux que la précédente. Dès 1934 en France, la crise mondiale se répercute et déclenche faillites, dévaluations, chômage et misère, prémices d'un autre conflit...

⁴ Le musée Eugène Delacroix fut créé en 1932. Le peintre Maurice Denis fit partie dès 1929 de la Société des Amis d'Eugène Delacroix lorsque l'atelier de l'artiste fut menacé de destruction. Musée national Eugène Delacroix, 6, rue de Fustenberg, 75006 Paris.

(En novembre 1932, Gaboriaud se voit nommé Chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur en reconnaissance de ses faits de guerre passés).

Le marché de l'art souffre de la crise. Beaucoup d'artistes qui dépendent exclusivement du dynamisme du marché se retrouvent sans ressources. Tal-Coat⁵, pour Gimpel⁶, est en 1933 " *dans la misère* " .

Alberto Giacometti, après 1935, sera abandonné par les marchands.

Dans une lettre du 24 janvier 1934 à Gaboriaud, l'écrivain sur l'art londonien Edouard Verrall Lucas (1868-1938), souligne l'absolue probité du peintre : " *Cher Monsieur Gaboriaud,*

Vous êtes un mélange très étrange, rare comme les émeraudes sans paille : c'est à dire un grand artiste qui n'exploite pas son rang. Tous les autres artistes que je connais remettent et manquent à leur parole. Je vous envoie un chèque qui doit être équivalent à 4000 francs aujourd'hui et suis sincèrement et avec admiration. » Edouard Verrall Lucas (1868-1938)

Fidèle à son éthique, incapable de compromissions, Gaboriaud n'a jamais cédé aux modes qui *peuvent devenir lucratives et faire perdre son âme*. Pour lui, par exemple, Maurice Utrillo est un " *faiseur* " à produire les mêmes tableaux en série pour satisfaire ses marchands et leur clientèle...

Au vu de la conjoncture, Gaboriaud décide de quitter Paris pour aller vivre en Charente avec sa femme épousée le 20 Mars 1934.

En arrivant, Il écrit à Maurice Denis :

" *Depuis mon retour ici, je suis en excellente forme et travaille comme un bienheureux. Il me manque votre visite ou celle de Vuillard pour me faire la leçon. C'est la punition de vivre retiré (...) Mais ce que je gagne ici en travail et en réflexion est incomparable et inestimable. Je crois que maintenant je vais peindre le principal de ma production.* "

Ce seront, en effet, 20 années de création flamboyante, malgré la deuxième guerre mondiale.

Je vous laisse les découvrir dans mon livre et dans les musées...

Christiane Massonnet.

5 Pierre Tal-Coat, 1905-1985, peintre abstrait, 16 peintures à la Biennale de Venise en 1956, mosaïque à la fondation Maeght.

6 Gimpel René, 1881-1945, " *journal d'un collectionneur marchand de tableaux* " Calman Lévy, 1963.